

Charline Leblanc-Barriac et Paul Rasse
Laboratoire I3M (Information, Milieux, Médias, Médiation)
Université de Nice Sophia-Antipolis

LES ENSEIGNANTS-CHERCHEURS FACE AUX MUTATIONS DE LEUR ENVIRONNEMENT DOCUMENTAIRE

La maîtrise de la documentation écrite, ce que Yves Jeanneret (2008) appelle la « culture du texte », est une prérogative, un savoir autant qu'un savoir-faire, caractéristique des milieux universitaires et, plus précisément, du monde de la recherche. Cette compétence est bouleversée par la digitalisation et l'inflation des documents scientifiques. Pensez : 16 000 revues publient chaque année un bon million d'articles, tous stockés dans des banques de données accessibles depuis n'importe quel ordinateur, auxquels s'ajoutent la multiplication des autres sources d'information possibles relayées par Internet et la diversité des médias (Claessens, 2009). Tandis que la facilité avec laquelle les connaissances circulent contribue concomitamment à accélérer les processus de leur obsolescence et donc la nécessité de les réactualiser toujours plus fréquemment.

Les bibliothèques universitaires (BU) avaient jusque-là un rôle fondamental de panoptique des savoirs académiques. Elles constituaient un dispositif, indis-

pensable, incontournable, matérialisé dans la pierre et le béton, pour rassembler, organiser, conserver, donner à voir aux enseignants-chercheurs les livres et les revues dont ils avaient besoin pour leurs travaux. La digitalisation des supports papiers, leur mise à disposition toujours plus rapide dans des banques de données virtuelles toujours plus vastes et plus ouvertes, accessibles de n'importe où, bouleverse la fonction des BU, les obligeant à réagir vite pour rester dans le jeu. Aussi s'efforcent-elles de s'adapter au changement ; mieux, pour les plus audacieuses, de l'anticiper et d'y contribuer, de redéfinir leur mission, d'actualiser la formation de leur personnel, d'inventer et de proposer aux chercheurs de nouveaux services... Et c'est dans cette perspective, qu'avec l'Urfist Paca, elles ont impulsé et financé la recherche dont nous présentons ici les premiers résultats.

Cette étude s'efforce d'appréhender la façon dont le chercheur s'approprie les nouvelles possibilités d'accès à l'information en fonction de *cultures informationnelles*

propres à chaque grand champ disciplinaire. En effet, l'une de nos hypothèses fortes repose sur la distinction des pratiques et des cultures des chercheurs en sciences formelles et non formelles. L'enquête qualitative a été élaborée à partir d'interviews réalisées à l'aide d'un questionnaire semi-directif auprès d'un échantillon de population représentatif de la diversité des chercheurs (âge, sexe, discipline, statut) des universités de Nice, Toulon et Marseille. L'analyse du corpus discursif, ainsi recueilli, s'est faite au moyen d'une grille thématique conçue de telle manière qu'elle puisse renseigner sur le profil du chercheur, son statut professionnel, ses habitudes de travail et ses relations à l'information et à la recherche d'informations.

Une approche cognitive, intuitive, des nouveaux outils d'accès à l'information

Tous les chercheurs interrogés utilisent régulièrement Internet; la moitié d'entre eux affirment se servir des services des BU en ligne (catalogues) ainsi que des revues numérisées; mais dans tous les cas, les pratiques traditionnelles, anciennes, persistent. La plupart des spécialistes interviewés, quelle que soit leur discipline, consultent en ligne et lisent sur papier. Ils impriment le document dès que celui-ci leur paraît important. Ils manifestent un réel besoin de *contact* avec le support d'information. En définitive, tout le potentiel des nouveaux outils d'accès à l'information n'est pas exploité. Il est réduit, pour l'essentiel, en une sorte de portail d'accès au document papier. Les possibilités de la plate-forme de consultation, les hyperliens sur Internet qui, en associant les mots-clés permettent d'améliorer et accélérer l'accès à l'information, ne sont pas ou très peu utilisés. Les outils

d'analyse de corpus documentaires ne sont pas connus (sauf pour quelques chercheurs qui pratiquent depuis toujours les méthodes d'analyse de discours); il n'est jamais fait allusion à ce type de ressource. Autrement dit, la pratique des chercheurs et *apprentis-chercheurs* reste pauvre, bien en deçà des potentialités offertes par les nouveaux dispositifs de documentation.

Parallèlement à l'énumération des outils habituellement utilisés, les sujets précisent encore qu'ils connaissent les ressources en ligne des BU: ils consultent les catalogues numérisés et utilisent des moteurs de recherche Intranet liés à leur domaine de spécialité. Ils ont l'habitude de naviguer sur les univers virtuels. Mais cette navigation reste, telle sa définition, en surface. Le moteur favori de tous les chercheurs interrogés est incontestablement Google. Plus rarement, et cela dépend des disciplines, certains utilisent des moteurs de recherche spécialisés propres à leur domaine d'activité. D'autres, principalement les chercheurs en sciences formelles, attachent un grand intérêt aux données diffusées au sein de leur propre communauté scientifique.

Le chercheur est d'abord confronté à un flux croissant d'informations qu'il dit devoir *apprendre à gérer*. C'est là un des principaux enjeux de l'appropriation des ressources mises à sa disposition. La possibilité d'élargir indéfiniment le nombre de données le contraint à une sélection rigoureuse. Le tri et le classement de l'information en ligne: savoir organiser, pouvoir interpréter, sollicite des *compétences spécifiques*, acquises dans l'expérience des outils, en mobilisant et en adaptant l'expérience antérieure, en sollicitant les conseils de collègues plus expérimentés, et plus exceptionnellement lors de formations pratiques. L'obligation de «se débrouiller», de faire évoluer son expérience, de la maintenir tant bien que mal à jour, explique le manque d'enthousiasme pour la plupart des nouveaux outils et nouvelles ressources dont l'apprentissage moins intuitif nécessiterait de passer par un apprentissage formel.

Les personnes interrogées sont en attente, disent-elles, d'une globalisation des sources numérisées (revues, ouvrages, articles...) et de moteurs de recherche plus performants permettant un tri croisé par discipline, et au sein même des disciplines. Elles ont l'intuition des possibilités de perfectionnement des outils de recherche informationnelle, d'approfondissement de leurs performances. De même, elles ont une conscience des possibilités offertes par les nouvelles plates-formes de diffusion des connaissances, et de la mission qui revient au chercheur de les développer, de les alimenter autant que de les utiliser.

Une culture disciplinaire

Nous avons pu observer que les représentations des chercheurs varient profondément en fonction du champ disciplinaire auquel ils appartiennent. En effet, selon qu'ils font partie des sciences humaines et sociales (SHS) ou des «sciences dures», ils ont une *culture* spécifique, une conception de leur métier et de leur statut propre à leur champ disciplinaire. Bourdieu et Passeron (1972) remarquaient que ce qui distingue les sciences dures des sciences humaines tient à la matérialité du laboratoire, aux frontières qu'il trace entre le dedans et le dehors; elle définissent strictement le champ d'étude et les données expérimentales que produisent les chercheurs, alors que le sociologue habite le monde qu'il étudie. Cette distinction s'exprime dès le début des carrières universitaires. Ainsi dans les sciences de la nature, un individu se considère chercheur dès lors qu'il intègre la seconde année des Masters spécialisés en recherche. Contrairement aux sciences humaines et sociales où le chercheur ne se considère comme tel qu'au moment où il atteint un statut académique dans l'institution, le plus souvent à son accession au premier poste titulaire.

Au-delà de la place du chercheur dans sa propre communauté, la façon de mener des recherches est elle aussi influencée par la culture disciplinaire. La documentation des sciences formelles passe pour l'essentiel par des revues, certifiées par les dispositifs académiques, hiérarchisées par la bibliométrie. Les plus réputées constituent un cœur de revues incontournables, auxquelles s'ajoutent en fonction de l'ultra-spécialisation du chercheur et de l'actualité des revues plus confidentielles, des articles en pré-publication (*working papers*), mais susceptibles de contenir des informations importantes pour les études en cours. Autrement dit, les chercheurs utilisent presque uniquement des données issues d'études réalisées au sein de leur communauté scientifique et validées par elle. Les travaux récents de Bégault (2010) sur les pratiques de documentation et de publication des chercheurs en sciences de l'ingénieur le confirment: dans cette discipline, «le chercheur se réfère seulement à quatre ou cinq revues “phares”, qui pour lui sont incontournables». Par opposition, les sciences informelles, de par la nature et le contenu même de leurs recherches, se doivent d'adopter une démarche d'ouverture sans restriction sur le monde environnant.

Quand nous avons interrogé les universitaires sur leurs sources d'information, les chercheurs appartenant aux sciences dures ont cité spontanément une liste de revues auxquelles ils se réfèrent, alors que les autres ont rarement cité de références, ou ont précisé qu'ils utilisaient certaines sources parmi tant d'autres, sans restriction. Et cela corrobore les observations d'Araskiewicz *et al.* (2008) sur *la sérendipité*, sur la pratique en SHS d'une approche informelle, hasardeuse, intuitive, de toutes les sources d'information possibles. D'autres études ont par ailleurs montré que si les chercheurs en sciences humaines lisent assez régulièrement les revues de leur discipline, ils les citent plus rarement et privilégient davantage le document traditionnel par excellence

qu'est le livre. On peut en conclure qu'ils ont tendance à moissonner assez librement toutes les informations possibles sur leurs problématiques de recherche, pour ensuite, les retravailler, les mettre en forme, les utiliser pour leurs démonstrations et leurs publications; en les resituant au sein d'un corpus de connaissances formelles, légitimes, médiatisées par les supports académiques

traditionnels que sont les revues et les livres sous format papier et/ou électronique. Ce processus qui consiste à discipliner les savoirs est caractéristique des SHS. Rigaudière (2010) à propos de la musicologie, ou Ségur (2010) au sujet de la réception télévisuelle, montrent bien qu'il est lié à l'histoire des revues savantes et bien antérieur à leur numérisation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARASKIEWIEZ, J., GALLETOT, G., ROLLAND, M., «La recherche floue», in BROUDOUX, E., CHARTRON, G. (dir.), *Traitements et pratiques documentaires : vers un changement de paradigme ?*, Actes de la deuxième conférence «Document numérique et société», Paris, Cnam, 17-18 novembre 2008.

BÉGAULT, B., «Édition et publication en sciences de l'ingénieur : quel rôle pour les sociétés savantes ? », *Actes du colloque international «Édition et publication scientifiques en sciences humaines et sociales, formes et enjeux»*, Avignon, 2010.

BOURDIEU, P., PASSERON, J.-C., *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1972.

CLAESSENS, M., *Science et communication : pour le meilleur ou pour le pire ?*, Versailles, éd. Quae, 2009.

JEANNERET, Y., *Penser la trivialité*, vol. 1, *La Vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2008.

RIGAUDIÈRE, A., «La revue et la discipline : hétérogénéité, invention et métamorphose des périodiques musicologiques», *Actes du colloque international «Édition et publication scientifiques en sciences humaines et sociales, formes et enjeux»*, Avignon, 2010.

SÉGUR, C., «Le rôle des publications dans l'évolution cognitive des recherches sur les téléspectateurs», *Actes du colloque international «Édition et publication scientifiques en sciences humaines et sociales, formes et enjeux»*, Avignon, 2010.